

BLOODY MONDAY

«Le football, c'était un idéal»

lundi 11 mars 2013 de Simon Meier



Histoire de changer les idées du supporter grenat, parlons avec Claude Andrey (2e en bas depuis la droite), qui évolua au Servette FC de 1974 à 1980. Sans verser dans la nostalgie, Didi raconte une époque, la sienne.

Bloody Monday: Quel est votre premier souvenir lié au football?

Didi Andrey: Oh ben c'est loin tout ça. Disons que j'ai un excellent souvenir de mon enfance footballistique. On n'avait pas 36 000 choses à portées de main, voilà. J'étais juste un gamin qui allait au stade pour voir ses joueurs favoris. Et puis après, j'ai été le prototype type du footballeur genevois, formé à Genève.

Et qui a dû passer par trois autres clubs avant de jouer avec Servette. Pourquoi?

J'étais à Servette déjà dans les juniors, après je suis parti à Carouge à 15-16 ans. Cela nous ramène à l'actualité, puisque ces clubs sont toujours à la base de la formation à Genève.

Et en 1971, vous vous retrouvez à GC. Comment cela s'est-il fait?

C'était suite à la finale du championnat de Suisse junior qu'on avait jouée avec Carouge, contre Grasshopper. L'entraîneur de Servette, à l'époque, était René Hüssy. Il avait préféré recruter des joueurs en dehors du canton. A Zurich, je n'avais pas joué en Ligue A mais j'ai

fait une année très enrichissante pour ma post-formation. Très dure aussi, parce que je quittais pour la première fois à 19 ans la maison, Genève, le canton, pour aller en Suisse allemande, voilà... C'est une chose que je conseille aux jeunes dans leur formation. Après je suis revenu à Carouge, pour repartir à Xamax, toujours dans l'idée de jouer en Ligue A. Je ne me souviens même plus, j'ai dû faire une mi-temps cette saison-là à Neuchâtel. Après, j'ai pu revenir au Servette suite à l'arrivée de Jürgen Sundermann, qui était devenu entraîneur-joueur. Ils avaient fait une grande lessive, plusieurs contrats n'avaient pas été reconduits et ça avait fait de la polémique d'ailleurs. Les plus anciens avaient été remplacés par six ou sept jeunes dans le cadre élargi de la 1ère équipe. Ce n'était même pas une histoire d'identité locale parce qu'elle existait, elle était logique. C'était une volonté de rajeunir les cadres.

Hugh Quennec et les dirigeants servettiens actuels disent vouloir beaucoup miser sur la formation. En tant que directeur technique de l'ACGG, quel est votre regard sur ce discours?

Le discours n'est pas nouveau. L'objectif de promouvoir l'éclosion de jeunes joueurs à potentiel intéressant, malheureusement, c'est très rare que ce soit basé sur une vraie philosophie, avec conviction. La plupart du temps, on le fait pour des raisons économiques. Donc ça fausse les données. Attention, je ne porte aucun jugement sur ce qui se passe actuellement à Servette, il faudra voir... Je parle de ce que j'ai pu observer durant mes quarante ans d'activité dans le football professionnel. C'est très rare que la formation soit vraiment une politique voulue, construite et préparée. Trop souvent, c'est pour des questions financières et donc, ce n'est pas fait dans les règles de l'art. Les jeunes doivent être encadrés par d'anciens joueurs, y compris dans la 1ère équipe, comme avec un Grichting à GC, qui remplit son rôle, transmet, aide les jeunes en leur apportant son expérience. La formation, ça doit partir de la direction du club, ça implique toute une organisation à la base, jusqu'en haut de la pyramide. Ce n'est pas si simple que ça. Et si c'est juste conditionné par des questions économiques, la construction ne se fait pas. C'est pour ça que je vous dis que je ne parle pas du Servette actuel. La direction d'aujourd'hui a d'abord dû sauver le navire du naufrage. Maintenant, les choses vont devoir se faire sur des années. Dans la formation, la règle d'or, c'est la patience. On en revient à ce que nous disions à propos de mon propre parcours. J'ai dû faire trois tentatives avortées de jouer en LNA, et puis c'est à la quatrième que ça a marché.

On en arrive donc à la fin de l'été 1974. Vous avez alors 23 ans et vous, le Genevois, débutez en Ligue A sous le maillot servettien. Quel est alors votre sentiment?

Oui, bon, se souvenir de ça, c'est loin... Pour moi c'est clair que c'était une ambition très forte de vouloir jouer en première division. Et au Servette, évidemment, oui. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où les jeunes rêvent à 16-17 ans d'être transférés en Angleterre. Pour moi, c'était Servette. Parce que j'allais voir ces joueurs-là, je les admirais. Il n'y avait pas de télévision, il n'y avait pas internet, il n'y avait que ça.

Quels sont les joueurs qui vous ont le plus fait rêver?

Il y en a plusieurs. Ce qui m'interpelle, pour revenir à aujourd'hui, c'est qu'il manque des maillons dans la chaîne. Nous on avait des références, des points de repères, on les voyait, on les côtoyait de temps en temps par hasard dans la rue. Et c'était sur 5-6-7-8 ans. Dédé Bosson, Lulu Pasteur... Celui qui m'a le plus marqué c'est Philippe Pottier, en plus j'ai eu la chance de jouer une saison avec lui quand il était en fin de carrière. Ce sont des «maîtres» qui nous ont permis d'évoluer, des personnes qui perpétuaient des valeurs footballistiques et humaines. Nous, on a simplement suivi naturellement un certain style de foot, on n'a rien inventé. Il y avait quelque chose qui se reproduisait de génération en génération. On voit bien: les clubs qui tiennent avec constance, ce sont ceux qui respectent certaines valeurs, avec des anciens joueurs au comité, qui transmettent, rien que par leur présence, ces valeurs.

Racontez-nous le grand Servette de la fin des années 70.

Quelque part, on n'avait pas de mérite puisque c'était naturel. Comme j'ai dit: on reproduisait ce que les anciens, les «maîtres» reproduisaient.

Bon, d'accord, vous n'aviez aucun mérite. Mais quand même, il y a cette fameuse saison 1978/79, que tous les amoureux du Servette FC chérissent encore, y compris ceux qui ne l'ont pas connue. Donnez-nous quelques images, quelques saveurs de cette période-là.

C'est pas que je n'ai pas envie mais là non plus on n'avait aucun mérite. D'abord, sur le moment, on ne se rend pas compte. Et comme j'ai par la suite quitté Genève pendant vingt ans, je ne suis pas trop resté sur les souvenirs. Encore une fois, il faut relativiser le mérite individuel. Il faut avoir de la chance pour se retrouver avec autant de joueurs de qualité dans une même équipe – ça, on ne pouvait pas le décider. En l'occurrence, le mérite en revient aux responsables de l'époque. Le président Cohannier, en plus de son soutien financier, était en accord avec les choix footballistiques de l'entraîneur Pazmandy. Les convictions étaient partagées, discutées. Ce n'est jamais une seule personne qui décide. Il faut aussi mettre en exergue le travail de Jürgen Sundermann, qui avait préparé le terrain les années précédentes. Et moi j'ai été un peu parachuté là-dedans, j'ai pu me développer. Mais on faisait comme les autres, les mêmes efforts, on s'entraînait. Ce rassemblement de personnes un peu particulières au même endroit au même moment, nous, on n'y était pour rien.

Quelle idée se faisait-on alors du métier de footballeur?

D'abord, ce n'était pas un métier. Moi je travaillais tous les matins avec mon beau-père, dans l'alimentation, et puis on s'entraînait le soir. C'était déjà une amélioration du statut – nos prédécesseurs travaillaient toute la journée. On a vécu une période où nous étions privilégiés. C'est pour ça que j'ai de la peine, et cela n'est pas par fausse modestie, à dire vraiment quel était notre mérite. En grattant un peu, on peut aussi se dire qu'au lieu de faire un titre en trois ans, cette équipe aurait pu en faire trois. On n'a quand même pas tout fait juste non plus. Tant mieux qu'on se souvienne des bons moments, mais j'aime quand même à rappeler qu'on est passé à côté d'autres choses encore. On perd ce match d'appui la saison d'avant [contre Grasshopper] et la saison d'après, on a aussi des points d'avance avant de nous laisser rattraper [par Bâle].

La fibre nostalgique n'a pas l'air de vous motiver beaucoup, mais on essaie encore. Le quart de finale contre le Fortuna Düsseldorf en 79...

Ouais ben voilà, il ne nous manquait pas grand-chose, on aurait pu aller en demi-finale de la Coupe d'Europe. Mais ce n'est pas un gros traumatisme.

Et vous, sur ces six ans passés aux Charmilles, vous auriez tendance à ressortir quelques moments privilégiés?

Non, c'est un ensemble.

Un but, un coup-franc, une patate du gauche?

Non, je n'arrive pas à en sortir un. C'est un souvenir général, celui d'avoir passé des bons et des mauvais moments.

Quand on évoque Didi Andrey, impossible de ne pas penser à ses cuisses. Quel était votre secret pour en avoir de si larges?

Le doping. (Il se marre). Non, je ne sais pas, j'avais pas mal travaillé la musculation, avec un programme individuel.

Parlez-nous de vos deux tentatives en France, à Grenoble en 1980, puis à Mulhouse lors de la saison 1982/83.

Grenoble, c'est parce que j'étais sans club, comme on était un peu en froid avec les

dirigeants servettiens. Je n'avais pas de manager, pas d'autre possibilité, j'avais envie de jouer et j'y ai passé trois mois. Après, Mulhouse, cela correspondait à une volonté très forte d'aller jouer à l'étranger. Mon parcours a toujours été motivé par des ambitions de footeux, pas par des plans de carrière. Les motivations n'étaient pas financières.

C'est possible de savoir ce que vous gagniez à l'époque?

(Silence). C'était la grande époque du football français, Platini, Giresse, Tigana, donc voilà... Pour moi c'était une motivation très forte, un challenge de jouer dans ce championnat. Partir à 30 ans passés, quitter un poste sûr à Xamax pour aller là-bas, c'est vraiment parce que j'avais des ambitions de jeu. J'y suis allé plus par idéal que de façon raisonnée. Cela aurait été plus logique de prolonger deux ans, tranquille à Xamax. Le football, ce n'était pas un métier, c'était un idéal.

Que vous a-t-il enseigné?

L'humilité, de toujours se remettre en question, de ne jamais abandonner.